L'ARCHITECTURE ORTHODOXE ROUMAINE À L'ÉPREUVE DES TRADUCTIONS

Costin POPESCU
Université de Bucarest, Roumanie

Abstract : The Romanian Orthodox architecture is a territory where Christian ideology meets history (history of art, history of religion and even political history. As far as the practice of translation in this field is concerned, the majority of the specialized terms come from Greek: some of them being borrowed as such by both the French and the Romanian language, but others have different (graphic) forms in the two Romanic languages. The article deals with the difficulties that arise in translating such terms; after all, "traduire est humain".

Key-words: architecture, specialised terminology, connotations, Orthodoxy.

Traductions religieuses est un syntagme assez trouble. Car il couvre des opérations spécifiques exercées *et* sur des textes strictement religieux (opérationnels dans le commerce des humains avec l'au-delà et dus aux évangélistes, aux pères de l'Eglise, aux saints, etc.), *et* sur des textes à ample ouverture culturelle, où le religieux est un aspect, bien que déterminant, parmi tant d'autres à considérer (sociologie de la religion, psychologie de la foi, esthétique de l'architecture cultuelle, etc.). La traduction de textes de la première catégorie suppose des savoirs dont l'étendue et la profondeur dépassent l'intérêt de cet article, la traduction de textes de la deuxième catégorie implique des compétences dont la définition semble plus commode; entre autres, on voit s'y manifester la *polymatheia*.

Dans un texte de 1967 intitulé *Les arts libéraux dans l'antiquité classique* et ouvrant son recueil *Patristique et humanisme*, Henri-Irénée Marrou montre comment les Grecs anciens distinguaient entre *enkyklios paideia*, éducation courante, commune, et *polymatheia*, culture encyclopédique. Je vois dans cette dernière une garantie de la capacité du traducteur de maintenir la cohérence de

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

l'univers textuel où un lexique spécialisé fonctionne. Bien que fort nécessaire à un bon traducteur, la *polymatheia* n'est cependant pas la première qualité de celui-ci. Dans le cas des traductions de spécialité (également), la première condition pour la réussite est de connaître la langue dans laquelle on traduit (les choses ne sont nullement plus simples si cette langue est la langue maternelle).

Maîtriser les lexiques spécialisés, quelque paradoxal que cela puisse paraître, est un fait secondaire. Il y a quelques années, j'ai vérifié la traduction en roumain d'un important (et épais) dictionnaire de psychanalyse, traduction ayant été réalisée par quatre psychanalystes roumains; les erreurs, quiproquos, confusions etc. abondaient et concernaient, d'un côté, la langue française, d'un autre côté, des réalités culturelles plutôt communes. Quant au lexique spécialisé, tout était parfait; cependant, l'étendue de texte que recouvrait ce lexique spécialisé était très réduite. Les lexiques spécialisés sont (relativement) faciles à acquérir; il s'agit d'une liste plutôt limitée de termes et de rapports cohérents entre les réalités qu'ils couvrent. Plus le traducteur avance dans l'«art de traduire», plus il apprend où chercher pour découvrir les lexiques spécialisés et comment les maîtriser.

L'architecture orthodoxe roumaine est un territoire où se rencontrent idéologie chrétienne (j'utilise idéologie ici avec l'acception «ensemble cohérent d'idées, croyances, etc.»), histoires générale et politique des Pays Roumains, histoire de l'art, etc. Depuis les conséquences architecturales de l'idée de l'Eglise comme maison du Christ et jusqu'aux influences architecturales que les églises roumaines ont vu s'accumuler le long des siècles (les maisons populaires roumaines, le gothique, la Renaissance, le baroque...), le nombre des problèmes que les traducteurs rencontrent semble décourageant. Et pourtant…

En matière d'architecture orthodoxe roumaine, la pratique des traductions (je considère les traductions du roumain en français) se fonde sur des termes spécialisés grecs. On rencontre deux situations bien claires et nettement délimitées: a) *narthex*, *pronaos*, *naos*, *diakonikon* sont repris du grec et par le roumain, et par le

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

français; b) pour un terme grec (*iconostasis*) il existe et une forme roumaine (*iconostas*), et une forme française (*iconostase*), fort ressemblantes, et le traducteur opère une simple transposition. Pour d'aucuns, toutefois, dans les deux cas présentés, les termes grecs, «purs» ou adaptés (au roumain, au français), alimenteraient une certaine *enveloppe connotative* qui risquerait d'éloigner les lecteurs des réalités présentées et de rendre obscures ces dernières; car comment justifier autrement la traduction de *naos* par *nef*? Cette tentation de proposer au public occidental des correspondances familières est repérable dans d'autres cas également, dont la traduction de *prothesis* par *crédence*; le français connaît et emploie couramment *prothèse*. C'est dans un livre traduit par une Grecque que j'ai découvert *crédence* pour *prothesis*, ce qui prouve que être plus catholique que le pape est toujours possible.

Cette pratique – proposer des correspondances familières – est assez répandue. Dans un album qui présente les Météores, des images reprennent des fresques du monastère de Varlaam; il y en a qui proviennent du *vestibule* du *katholikon*. Le *vestibule* d'une église orthodoxe, c'est le *narthex*. Bien que *vestibule* soit attesté avec cette acception par les dictionnaires français, il est surprenant de voir le traducteur préférer le plus souvent *katholikon* à sa «traduction»-explication (église principale) et rejeter dans la plupart des cas *narthex* en faveur de *vestibule* (et de *liti*, le terme grec pour vestibule). Si *liti* est expliqué par une parenthèse (où il est écrit: *vestibule*), on ne signale dans aucun endroit l'équivalence *narthex* – *vestibule*. Le lecteur doit faire preuve d'habileté; il considérera le plan du *katholikon* pour voir que le *vestibule* doit être la seule chambre placée entre le *naos* et l'entrée dans l'église (donc, le *narthex*).

Ces exemples signalent un problème de grande importance: pour qui fait-on des traductions où l'on emploie des lexiques spécialisés? On peut facilement imaginer deux catégories de lecteurs: les spécialistes (professionnels) et les dilettantes (amateurs). Les premiers devraient connaître les lexiques spécialisés; aussi un terme nouveau sera-t-il expliqué une fois, puis repris comme tel. *Narthex* (= *vestibule*) en première occurrence, *narthex* pour les occurrences

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

futures. Les seconds ont un intérêt plutôt limité pour tel ou tel domaine précis et pour le lexique correspondant; aussi faut-il procéder à l'inverse: *vestibule* (= *narthex*) en première occurrence, *vestibule* pour les occurrences futures. Si des termes spécialisés leur sont destinés, c'est parce que l'auteur du texte veut *ou* leur faire apprendre quelque chose, *ou* forger des connotaions qui augmentent le prestige et le charme de l'objet présenté. Devant la diversité des situations auxquelles le traducteur est exposé (diversité de publics y compris), il peut se protéger en commençant par une réflexion sur l'ensemble du domaine auquel le texte à traduire appartient et sur le lexique spécialisé correpondant et en continuant par une bonne définition du public auquel la traduction s'adresse. En procédant ainsi, le traducteur participe à la préservation de la pureté conceptuelle de la réflexion sur le domaine abordé. Imaginons une traduction où la présentation d'un objet architectural (palais, temple, etc.) stylistiquement cohérent mais d'un style n'ayant pas élevé l'intérêt du monde civilisé mélange des termes spécialisés issus de styles différents; peut-être les lecteurs auront-ils l'objet devant leurs yeux, mais rencontreront à coup sûr des difficultés à individualiser l'objet en cause et le style dont il est le produit.

Tout cela ouvre une autre question: le style des traductions scientifiques (là où il s'agit de sciences telles les sciences de l'homme, les sciences sociales, les disciplines gravitant autour du beau, etc., où la formalisation mathématique n'a pas éliminé la rhétorique).

Revenons à l'architecture orthodoxe. Le roumain fournit un cas intéressant de glissement des contenus: le terme roumain commun pour *prothesis* est *proscomidie*, dont la première acception est «partie de la liturgie dans laquelle le prêtre prépare et bénit le pain et le vin pour l'eucharistie». On y conserve les flacons destinés à contenir les saintes huiles, le vin, etc. que réclame la messe. Cette situation où le terme à traduire, bien que rendu commun par son usage architectural, provient d'un autre lexique spécialisé (la liturgie), annonce les épines avec lesquelles le traducteur peut s'égratigner dans son métier.

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

De tels glissements sont signalés par la traduction de *altar* aussi. L'acception la plus répandue du terme roumain est «partie de l'église où le prêtre accomplit la liturgie, séparée du naos par l'iconostase». Cependant, la première acception du terme est «table devant laquelle le prêtre accomplit la liturgie et où se trouvent le pain et le vin; lieu de la présence du Christ». Bien que la signification de *autel* ne rime qu'avec la seconde acception du roumain *altar*, les traducteurs emploient le terme français comme ayant la signification «partie de l'église où le prêtre accomplit la liturgie, séparée du naos par l'iconostase». Or, ils devraient utiliser *sanctuaire*, «lieu le plus saint d'une église, interdit aux profanes», qui correspond parfaitement à la première acception du roumain *altar*.

Un autre type de difficultés: la traduction de termes roumains désignant des réalités architecturales spécifiques. Etienne le Grand, prince régnant de la Moldavie (1457-1504), a fait élargir certaines églises par l'addition d'une chambre entre le *naos* et le *pronaos* (au XVIe siècle encore, cette pièce faisait partie du plan des églises moldaves); elle s'appelle en roumain *gropniță*, de *groapă*, fosse, fossé, tombeau, et contenait les tombeaux des fondateurs ou de personalités importantes. Cette innovation a mis en difficulté les traducteurs (roumains), privés de leurs sources grecques. Un seul et même traducteur a proposé pour *gropniță* plusieurs termes: *chambre sépulcrale*, *salle funéraire*, *crypte*… *Chambre des tombeaux* semble être la traduction la plus utilisée.

Cette apparente hésitation n'est pas à condamner. Le terme roumain même désigne *la fonction* de l'espace délimité par le *pronaos* et le *naos*. La traduction, à laquelle les malveillants pourraient reprocher l'aspect explicatif (mots d'une langue expliqués à des étrangers dans la langue de ceux-ci!, mise en place d'un malin métalangage), ne fait que reprendre la modalité constitutive du terme roumain. D'ailleurs, la susdite hésitation s'accompagne – il s'agit, certes, de fruits du hasard – d'une (relative) hésitation en ce qui concerne le programme iconographique de la chambre; dans la *gropniță* les peintres assument plus de libertés que ne permettaient les canons, habituellement très restrictifs. On pourrait supposer

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

néanmoins que le caractère inédit de la chambre des tombeaux avait des retombées sur le plan iconographique…

Le malin métalangage ne peut être évité, quelques efforts qu'on fasse. La *voûte moldave* le prouve. Selon d'aucuns, c'est l'invention de l'architecture moldave. Au-dessus des pendentifs, qui font le passage du plan carré des grands arcs au plan circulaire de la tour, il y a un tambour; y sont disposés quatre arcs en diagonale, dont les naissances se trouvent sur les clefs des grands arcs. Il en résulte un carré; ses petits pendentifs font le passage au plan circulaire de la tour proprement dite. Celle-ci, d'un diamètre diminué, sera moins lourde et plus élancée, plus élégante. Vu le faible intérêt qu'éveille l'art (médiéval) roumain, il faudra peut-être répéter à l'infini en quoi consiste la *voûte moldave* (avec le risque, faute de dessins, de ne se faire comprendre que par les architectes).

Ce rapide passage en revue de quelques difficultés que soulèvent les traductions d'architecture orthodoxe roumaine n'a pas mentionné un aspect très cher aux Roumains et qu'un traducteur roumain ne saurait ignorer: les connotations (il n'y a pas de peuple qui ne développe des connotations, qui n'en prenne soin avec plus que passion). Les connotations auxquelles les Roumains font souvent, sinon continuellement, recours viennent de deux zones: la culture populaire et l'art (orthodoxe) médiéval. Le lexique de l'architecture orthodoxe roumaine a de solides racines dans la période médiévale, justement. Aussi sa capacité d'alimenter des connotations est-elle difficile à égaler. Aussi les traducteurs laisseront-ils leur échapper un soupir lorsqu'ils traduiront *gropniță* par *chambre des tombeaux* et *tainiță* (petite pièce placée au-dessus du *pronaos* ou de la *gropniță* où l'on cachait des documents, de l'argent, des bijoux, etc.) par *cachette*. Et quand j'écris soupir je pense aux explications qui bordent les scènes peintes dans les églises de bois du Maramureş. Il s'agit dans la grande majorité des cas, à la différence du nom habituel (*baiser* de Judas, *création* d'Adam, *lavement* des pieds), d'une proposition qui résume un épisode de l'Ancien ou du Nouveau Testament: «sărută Iuda pe Christos», «Tatăl au zidit pe Adam», «Christos au spălat picioarele ucenicilor»… («Judas donne un baiser à Jésus», «le Père

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)

crée Adam», «Jésus lave les pieds des disciples»…) Il n'y a pas de traduction qui conserve l'effet de l'inversion sujet – prédicat, l'effet de la troisième personne singulier des verbes à une forme ressentie aujourd'hui comme spécifique du pluriel, etc.

Tout cela prouve que traduire est humain. Il y a très peu de spécialités et de techniques (la traduction comprise) où l'homme ne mette «du sien», n'engage une partie de lui-même qui lui est chère. C'est pourquoi traduire est non seulement humain, mais aussi gratifiant.

BDD-A5068 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 13:10:22 UTC)